

## PROLOGUE

« Le succès d'un tyran est une défaite morale »  
(Hazrat Ali).

Albert eut très tôt le jardinage en horreur.

Le gros arrosoir en zinc, heureusement vide, prit son envol et lui arriva juste sur le talon. Il déchira la chaussette de laine et entama la peau, faisant sourdre un peu de sang. Malgré la taille et le poids du projectile, cela ne fit pas mal au gamin. En tout cas pas physiquement. En revanche, moralement, le résultat fut encore une fois désastreux. L'effet de surprise laissa la place à un nouvel accès de terreur et un pénible sentiment d'injustice.

- Nom de Dieu ! Je t'avais dit de surveiller ton frère !
- Je l'avais pas vu... j'étais à la pompe !

Francis, qui ne tenait jamais en place, venait de piétiner le parterre de fraises pendant qu'Albert aidait son père pour l'arrosage. Son rôle consistait à remplir un immense bassin de ciment grâce à une pompe à main qui tirait l'eau d'un puits. Le niveau montait d'autant moins vite que son père venait régulièrement remplir deux arrosoirs. Ce bassin, c'était le tonneau des Danaïdes à la lisière du potager.

Le bras endolori, les reins et la nuque raides, il pompait depuis

plus d'une heure sans s'arrêter. Il avait compté : il en était bientôt à deux mille coups de pompe et le niveau dans le bassin était monté de cinq centimètres. Encore un bon mètre...

Ah si seulement il avait pu pleuvoir ! Une bonne journée de pluie, véritable cadeau tombé du ciel, pouvait remplir au moins la moitié de ce fichu bassin.

Albert comptait parce qu'ainsi la tâche lui paraissait moins monotone. Mais ça tournait à l'obsession ce mouvement répété qui engourdissait ses membres et sa pensée. La nuit, dans ses rêves, il pompait encore. Alors, parfois, d'un seul coup de pompe, il faisait déborder le bassin. Les rêves sont le plus court chemin du désir à la réalité.

Le jardin familial, derrière la maison, était entouré de hauts murs gris. Il manquait d'horizon ensoleillé cet univers dont la faune sauvage se résumait à une pullulation de lézards gris, un vol soudain de sansonnets dans le cerisier et le jacassement agressif de deux pies trop matinales. Un camp de concentration ? Il ne faut pas exagérer tout de même ! Il manquait les barbelés et les miradors. Mais les deux bergers allemands montaient la garde. Bien dressés et privés d'affection, ils étaient les amis d'Albert.

On ne sortait guère de là que pour se rendre à l'école et, grâce à elle, on avait droit à un voyage gratuit en juillet pour aller voir la mer à Saint-Brévin. Le car Maugin se chargeait dès quatre heures du matin d'une vingtaine de petits bouseux coiffés d'un chapeau de paille, un panier d'osier plein de victuailles à la main, pour le pique-nique de midi. Il les ramenait à la nuit tombée. Envoûtés, éblouis qu'ils étaient, les gamins ! Ils avaient vu l'océan ! Ils avaient roulé dans les vagues et construit des châteaux de sable bien provisoires, comme leurs rêves. Malgré le sommeil qui leur bouffissait les yeux, leur ciel était rempli d'étoiles de mer.

L'arrosoir le ramena soudain à la réalité. D'un coup d'œil, il évalua les dégâts, vit le sang et s'en réjouit. Masochisme ? Non, pas du tout, mais, avec ça, la raclée qui allait suivre promettait d'être moins dure. En bon comédien, il avait acquis des réflexes d'autodéfense qui donnaient le change. Il était devenu truqueur, sans aucune mauvaise conscience. Cette fois-ci, l'occasion était trop belle : il se mit à courir en boitant bas, hurlant d'une prétendue douleur, vers la façade de la maison. Celle-ci donnait sur la départementale ; et, à cette heure-là, il y passait des gens qui rentraient du travail. Son père n'oserait peut-être pas le poursuivre jusque-là avec la laisse du chien.

De fait, celui-ci accourut, les mains vides, un peu blanc et inquiet quand même :

— Qu'est-ce que t'as ? Fais voir Bon Dieu ! Oh ben non, c'est rien. Qu'est-ce que t'as à toujours pleurnicher pour un rien ?

— Non, c'est rien...

C'était vrai : ce n'était qu'une malheureuse écorchure de rien du tout. Et il n'y avait pas de quoi en faire un drame. Alimenter des rancunes pour un si petit geste d'agacement, d'ailleurs parfaitement légitimé par les circonstances ? Quelle importance, vraiment ? Alors, on retourna au travail en déplorant cette perte de temps.

Bon, d'accord, de la part du gamin, c'était un peu lâche de profiter comme ça d'un improbable sentiment de culpabilité arraché à un pauvre tyran domestique. Mais c'est une des grandes lois de l'existence : le plus faible doit trouver des astuces pour éviter les ennuis, sinon il n'ira pas loin. Et Albert n'avait guère de choix qu'entre la soumission et la ruse. Un sournois et un hypocrite, voilà ce qu'il était le petit Albert ! Après tout ce qu'on avait fait pour lui...

Oui ? Et alors ? La vie commet toujours des injustices, mais les victimes ne sont pas obligées d'être consentantes non plus ! Et puis

il n'est jamais trop tard pour apprendre que les gens sont méchants et vous veulent toujours du mal. Pour la suite de l'existence, c'est très utile de le savoir. Quand on part de ce principe, on ne risque pas d'être déçu.

L'inconvénient, c'est qu'on les prend pour des hypocrites quand, très rarement, beaucoup trop rarement, ils sont gentils. On se dit :

— Qu'est-ce qu'il va bien pouvoir me demander celui-là ?

Qu'allaient penser les voisins ? Eh bien, la même chose que d'habitude : ce pauvre petit Albert était encore en train de se faire malmener par son père. Eux, au fond, cela ne les regardait pas. Mais ils en étaient arrivés à changer de trottoir pour ne pas avoir à saluer l'ancien militaire.

Il faut bien dire qu'il n'était pas commode le père Trépas ! Jamais bonjour, jamais un sourire. Le secrétaire de mairie tenait son rang d'un air méprisant et ça n'était pas facile de lui tirer un mot. Demander un renseignement ? Il fallait être courageux ou inconscient ! On n'enviait ni sa femme ni ses gosses.

Sa femme ? Moins qu'une bonniche :

— Oh !

Pas de réponse...

— Oh ! (Un peu plus fort) T'entends pas quand je te cause ? T'es sourde ou quoi ?

— Ah ? C'est à moi que tu parles ?

— Et à qui veux-tu que ce soit ? Y a personne !

Elle ne s'en vantait pas, mais il devait la déroutier elle aussi de temps en temps. Pendant les repas, assis le dos tourné à la fenêtre ouverte, il lisait son journal en écoutant les informations à la TSF. Et on n'avait pas intérêt à l'ouvrir ! Ni elle ni les gamins ! On attendait qu'il fût servi, qu'il eût fait la grimace devant son assiette en entamant son verre de rouge, et on commençait à manger en silence.

– Taisez-vous, bordel de Dieu !

Et cela, c'était pendant les meilleurs jours, quand cet imbécile d'instituteur n'avait pas demandé de signer le carnet de notes.

La soupe trop chaude, trop froide, trop salée ou pas assez, avait l'habitude de disparaître par-dessus son épaule, les jours où il était encore de mauvaise humeur :

– Qui c'est qui commande ici, nom de Dieu ? hurlait-il en frappant du poing sur la table.

Nota bene : il n'était pas rare que ce brave homme, pour ponctuer son juste et noble courroux, invoquât le Nom du Seigneur. Ceci était d'autant plus surprenant qu'on ne le voyait jamais à la messe. En tout cas, ce genre de monologue avait l'avantage d'enrichir le vocabulaire de ses enfants.

Tout le monde sursautait, même les assiettes. Les nez se baissaient, honteux, et les chiens filaient, la queue entre les pattes.

Elle ne disait rien, la mère, mais elle n'aimait pas tellement quand il faisait « l'œuf », suivant une expression à elle. Un œuf, ça ne parle pas, ça ne donne aucune explication quand ça n'est pas content. Il faut comprendre toute seule ce qui ne va pas et trouver la solution la plus gentille, la plus humiliante possible pour que l'œuf retrouve la parole. En espérant que ce ne sera pas pour l'engueuler. D'ailleurs, il faut faire très attention avec la gentillesse et l'humilité, parce que, parfois, ça agace...

Lui, l'opinion des gens, si elle le concernait tout de même un peu à l'extérieur, il n'en avait rien à faire pour régenter la vie de sa famille. Ses deux aînés, Albert et sa sœur, l'appelaient « le Patron ». Ce n'était pas insultant dans leurs petites têtes d'oiseaux craintifs, mais ce sobriquet leur évitait de l'appeler Papa. C'était viscéral : ils ne pouvaient vraiment pas.